

—Et je ne vous ai pas entendu?... Cela m'arrive parfois... Je suis sujet à de grandes distractions. Quoi qu'il en soit, vous êtes le bienvenu.

De la main, il lui indiqua un siège, et, lui-même, il s'assit dans un vaste fauteuil, placé devant son bureau de travail.

—Monsieur le duc, commença Gaston, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, pour me prier de passer chez vous, et je me serais hâté d'accourir plus tôt, si des circonstances...

—Bien, bien, mon ami, interrompit le duc avec une certaine précipitation.

Quoi qu'il fût, pour paraître absolument naturel, il était visiblement un peu agité, inquiet, et son regard avait quelque chose de fuyant.

Mais Gaston n'était guère en état de faire de semblables remarques.

—Vous êtes là, poursuivit M. de Kandos, c'est l'important. J'ai, en effet, à vous parler d'une chose grave... Oh ! rassurez-vous... J'espère qu'elle n'aura rien de désagréable pour vous, au contraire !

Gaston souffrait horriblement.

Cet accueil chagréux, amical, lui tordait le cœur, en lui montrant le bonheur à sa porte. C'était le supplice de Tantale.

Il y eut un court instant de silence.

M. de Kandos se recueillait avant de commencer.

Le jeune homme cherchait en vain à réunir ses idées, pour entamer, sans imprudence, le sujet qu'il voulait traiter avec le duc ; pour l'empêcher d'aborder un autre ordre d'idées, et mettre fin promptement au supplice qu'il endurait.

Son interlocuteur ne lui en donna pas le temps. On eût dit qu'il avait, de son côté, hâte aussi d'en finir.

—Mon cher ami, reprit-il tout-à-coup, je pense que vous avez toujours trouvé ici ; près de nous tous, un accueil bienveillant, sympathique...

—Oh ! monsieur le duc, bien supérieur à celui que pouvait attendre, espérer, un professeur de piano, un jeune homme dans ma position..., sans fortune, sans avenir...

—Vous êtes trop modeste, monsieur Lapierre. Vous avez un véritable talent, et je ne doute pas de l'éclat de votre avenir. Mais vous avez d'autres qualités encore.

—Je me suis informé... Je sais que vous êtes le meilleur des fils pour votre mère, qui est, aussi la plus honnête et la plus estimable des femmes. Votre caractère est sérieux... Pour tout dire, en un mot, j'eusse été fier... d'avoir un fils tel que vous.

—Monsieur... balbutia Gaston.

—Je ne connais rien de plus digne d'encouragement, que l'homme pauvre, qui lutte, par des moyens honnêtes, pour conquérir sa place dans la société,—ajouta le duc avec une certaine émotion dans la voix, tandis qu'une faible rougeur montait à ses pommettes ;—qui résiste à toutes les suggestions de la misère ; qui travaille sans faiblesse ; qui sait dompter tous ses désirs, vaincre toutes les passions et tous les ardeurs de la jeunesse, ou plutôt, ne les appliquer qu'au bien. Cela est beau, très-beau, méritoire... et rare... Oh ! oui...

—Monsieur le duc, interrompit Gaston, avec un cri douloureux — je ne mérite point tous ces éloges.

Le duc surit.

—Permettez-moi de ne pas vous croire. Vous n'avez qu'un défaut : une excessive fierté... ce défaut, je l'aime... je le comprends, et c'est pour cela que je vous ai prié de venir me trouver. Vous aimez Mlle de Kandos.

Bien qu'il s'attendit à quelque chose d'analogue, Gaston resta, d'abord, muet devant la franchise et la brusquerie de cette attaque.

—N'est-ce pas vrai ? reprit M. de Kandos, après avoir attendu, pendant une seconde, une réponse, qui ne venait pas.

—C'est vrai, balbutia le jeune homme. Aussi je venais ici, aujourd'hui, pour la dernière fois.

—Pourquoi cela ?

—Parce que je sais que cet amour est impossible, répondit Gaston avec quelque fermeté, et que je ne veux pas devenir plus coupable que je ne le suis déjà.

—Cette réponse vous fait honneur, mon cher ami, répliqua le duc. Mais vous oubliez que Mlle de Kandos vous aime également.

—Oh ! ne m'accablez pas, murmura le malheureux.

—Vous comprenez bien, ajouta le duc, que cet amour ne pouvait m'échapper, qu'il ne pouvait échapper à la duchesse, qui aime si tendrement sa belle-fille.

—Or si, le connaissant, j'ai continué de vous recevoir, c'est que je ne le blâmais pas !

—Monsieur... c'est impossible ! répéta, presque machinalement, le fils du Louis Orléans.

—J'ai compris vos scrupules. Vous êtes pauvre, et vous portez un nom plébéien. Je suis riche, et je porte un titre aristocratique. Vous avez jugé qu'il y avait là deux obstacles infranchissables.

—Je le sais, monsieur le duc ; je vous le jure que je le sais.

—Le sachant, vous auriez dû, peut-être, ne pas vous abandonner à cet amour, qui naissait en vous et dans le cœur de ma fille...

—Oui, oui... je le devais... je suis prêt à me retirer... j'y suis résolu.

—C'est trop tard, mon jeune ami ; et je sais trop, moi, de mon côté, ce que sont les entraînements de la jeunesse et du cœur...

Il poussa un soupir et pencha la tête.

—Pour ne pas vous pardonner votre entraînement, conclut-il d'une voix faible.

Mais il se redressa vivement.

—Vous n'osiez donc pas me demander la main de Mlle de Kandos, craignant non seulement un refus, mais un blâme sévère. Détrompez-vous ! Je n'ai qu'un désir : faire le bonheur de ma fille. Pour elle, ce bonheur porte votre nom.

—Vous êtes pauvre, c'est vrai, et elle est riche, moins qu'on ne le croit cependant, se hâta-t-il d'ajouter d'un air sombre.

—J'ai épousé une jeune fille pauvre, une orpheline, et j'ai trouvé dans cette union des joies que je n'aurais pas même osé rêver...

Il s'arrêta ; il était violemment ému ; mais il dompta cette émotion et reprit :

—Je n'ai donc pas le droit d'imposer à d'autres le respect de considérations de fortune qui ne m'ont pas arrêté moi-même et dont j'ai pu apprécier le néant. Vous avez du talent, un bel avenir, que votre mariage rendra plus facile et plus rapproché. Vous êtes l'homme le plus honnête que je connaisse.

—Vous aimez Mlle de Kandos. Elle vous aime. La duchesse, dont les désirs sont des ordres pour moi, approuve cette union. Voulez-vous être mon fils ?

Le duc s'était levé ; regardant, avec une certaine surprise, le visage décomposé de Gaston, ce visage qui aurait dû exprimer